

« Une nation à l'étroit »

Étudier le temps et l'espace dans l'enseignement de l'histoire du Québec avec
Gérard Bouchard

Olivier Lemieux, Ph.D., *Université du Québec à Rimouski*

Olivier_Lemieux@uqar.ca

RÉSUMÉ. Ce texte prend pour point de départ l'ouvrage *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2000) de Gérard Bouchard, un essai d'histoire comparée mettant en relief le cas québécois en observant sa trajectoire aux côtés d'autres collectivités neuves. C'est à partir de cet ouvrage qu'est né notre questionnement, c'est-à-dire : quel temps et quel espace sont privilégiés par l'enseignement de l'histoire du Québec de niveau secondaire depuis la modernisation de son réseau scolaire dans les années 1960 ? Pour y répondre, nous offrons un tour d'horizon de l'historiographie québécoise et d'autres collectivités nord-américaines en nous concentrant sur certains aspects comme la mémoire, la territorialité et l'appropriation. À l'issue de cet article, nous démontrons que les collectivités neuves nord-américaines ont usé de stratégies pour justifier leur présence sur le continent, lesquelles ont parfois changé au fil du temps.

MOTS CLÉS. Nation · Identité · Mémoire · Territorialité · Gérard Bouchard · Analyse de discours

Introduction

Depuis la Révolution tranquille, une période marquée par la modernisation accélérée des institutions publiques, la laïcisation de l'État et une effervescence culturelle au cours des années 1960 au Québec, l'histoire nationale et son enseignement sont au centre des débats publics. Durant les années 1970, ce débat portait surtout sur l'imposition d'un cours obligatoire aux élèves du secondaire, alors que dans les années 1980 et 1990, il traitait plutôt de la formation des enseignants et des ressources mises à leur disposition (Lemieux, 2019). À partir de 2006, une controverse portant sur le programme d'histoire nationale de niveau secondaire – un programme que certains accusaient de présenter une vision moins conflictuelle de l'histoire du Canada – a bouleversé le monde de l'enseignement de l'histoire au Québec pendant une décennie (Lemieux, 2019). Si l'objet de cette étude ne porte pas sur ce débat, nous proposons de mettre à profit une méthode – le codage appliqué à l'analyse de discours – et les données que nous avons développées dans le cadre de nos travaux portant sur sa genèse et son legs (Lemieux, 2014).

S'il existe plusieurs interprétations de l'analyse de contenu et du discours, quelques points sont consensuels : il s'agit de coder les matériaux à l'aide de banques de données pour identifier des similarités. En fait, comme l'affirme le spécialiste des sciences de l'éducation Jean-Marie Van der Maren (1995), une fois que l'analyse a permis d'identifier les données et leurs ressemblances, le codage, joint à l'analyse statistique, permet de faire apparaître des structures peu apparentes à l'origine. Par ce processus, nous espérons alimenter les réflexions entourant les concepts de temps et d'espace dans l'enseignement de l'histoire.

C'est à la lecture de l'ouvrage du sociologue et historien Gérard Bouchard intitulé *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2000), un essai comparant l'histoire du Québec parmi le cas d'autres collectivités neuves¹, qu'est né notre questionnement. Il se formule de la façon suivante : quel temps et quel espace sont privilégiés par l'enseignement de l'histoire du Québec de niveau secondaire depuis la modernisation de son réseau scolaire dans les années 1960 ? À cette question, nous posons une hypothèse en deux parties. D'une part, nous croyons que nous assisterons à une décroissance des époques de prédilection de l'histoire nationale comme la Nouvelle-France, et ce, au profit d'une histoire précolombienne et d'une histoire du temps présent toujours grandissantes, d'autre part, nous nous attendons à observer un repli de l'histoire nationale sur le territoire québécois, puis une internationalisation de son espace.

Dans les lignes suivantes, nous porterons notre regard, dans un premier temps, sur l'évolution de quelques courants historiographiques québécois et, plus précisément, sur le temps et l'espace qui y sont privilégiés. Cela nous conduira, dans un deuxième temps, à la définition de quelques concepts qui seront au cœur de notre démonstration, soit la mémoire, qui renvoie au temps, la territorialité, qui renvoie à l'espace, et l'appropriation, qui lie la mémoire au territoire, de concepts au cœur des recherches sur l'identité québécoise auxquelles nombre de politologues participent depuis les études pionnières de Léon Dion jusqu'aux derniers travaux d'Alain-G. Gagnon, par exemple. Dans un troisième temps, nous tâcherons d'observer de quelle façon les modèles des collectivités neuves nord-américaines composent avec ces concepts, ce qui nous mènera, dans un quatrième temps, à la présentation de notre méthode et de notre corpus. Enfin, une fois ces cadres définis, nous procéderons à l'analyse et à la discussion.

L'historiographie québécoise : son temps, son espace

C'est autour de l'œuvre de François-Xavier Garneau et sa fameuse *Histoire du Canada* que l'historiographie moderne est née au Québec dans la seconde moitié du XIX^e siècle (Berréhar, 1997). À l'époque, Garneau propose une histoire nationale qui ne sera remise en question qu'un siècle plus tard : si cette histoire est celle de la nation canadienne, elle s'intéresse à l'ensemble du fait français en Amérique du Nord, autrement dit, à l'Amérique française (Bédard, 2002). Le temps auquel il fait référence est donc indissociable de ce territoire. Il normalise d'ailleurs, à ce moment, une périodisation qui est toujours en partie respectée, laquelle débute avec la « découverte » du fleuve Saint-Laurent en 1534, puis s'enchaîne avec l'époque de la Nouvelle-France (1608-1760) et

¹ Voir la section « Trois concepts : mémoire, territorialité et appropriation » de cet article pour une définition de ce concept.

se termine avec celle du Régime anglais (1760-1867). Cette contribution est si importante pour le Canada français qu’elle est rééditée jusqu’en 1944 – huit éditions au total – et qu’il faut attendre les travaux du chanoine Lionel Groulx pour qu’elle ne soit plus celle enseignée dans les classes (Rudin, 1998). À l’époque, si Groulx traite sensiblement du même territoire que Garneau, il faut y ajouter de nouvelles frontières comme la Nouvelle-Ontario, l’Ouest canadien et la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, l’histoire et son territoire ont continué d’évoluer avec la migration des Canadiens français. La périodisation aussi reste indemne, bien qu’il faille dorénavant y ajouter une nouvelle époque initiée par l’Acte d’Amérique du Nord britannique (AANB) de 1867, lequel clôt le Régime anglais et entame l’époque du Canada français (1867-1960).

Malgré toute son importance, l’œuvre de Groulx est rapidement dépassée à la fin des années 1950 par une nouvelle génération d’historiens divisée en deux grandes écoles. D’une part, il y a l’École de Montréal, qui continue de s’intéresser au Canada français en se penchant sur les causes systémiques de leur retard économique, lesquelles seraient dues à la Conquête anglaise. D’autre part, il y a l’École de Laval², qui propose que les difficultés économiques des Canadiens français ne soient pas dues à la Conquête, mais au traditionalisme de son élite (Wallot, 1987 ; Maclure, 2003; Dorais, 2018). Malgré ces nouvelles interprétations de l’histoire nationale, le territoire abordé par ces historiens reste sensiblement le même que chez Garneau et Groulx. L’influence de ces deux écoles disparaît toutefois progressivement au cours des années 1970 et 1980, et ce, en faveur d’un nouveau courant dit « révisionniste » ou « moderniste ». Contrairement à ses prédécesseurs, cette historiographie ne porte plus sur l’Amérique française, le Canada français ou la nation canadienne-française, mais elle se recentre sur la société québécoise (Linteau et al., 1987). Ainsi, pour la première fois de son histoire, l’historiographie québécoise ne délimite pas son objet selon le peuple qu’elle étudie – les Canadiens français –, mais plutôt en fonction d’un territoire : la province de Québec (Bédard & Gélinas, 2003). Néanmoins, la périodisation reste sensiblement la même, bien qu’elle témoigne de la fin de l’époque du Canada français et du début de la Révolution tranquille et ses suites (1960 à nos jours).

Le courant révisionniste connaît de sérieuses critiques depuis les années 2000, alors que de nouveaux projets historiographiques se dessinent. Parmi eux, quelques-uns optent pour une déconstruction-reconstruction de l’histoire nationale dans le but d’en élargir les frontières pour qu’elles coïncident avec celles de la société (Bouchard, 2000). D’autres, encore, proposent de réinvestir le champ métahistorique pour remplacer la narration d’une nation inaccomplie par une épistémè traduisant l’ambivalence des Québécois face à l’expression politique et nationale (Létourneau, 2006; Bouchard, 2013). Enfin, une autre frange suggère que les Québécois doivent renouer avec leur héritage français et catholique coupé par la Révolution tranquille et le courant révisionniste (Beauchemin, 2002; Petitclerc, 2009; Bédard, 2011). À ces projets, il faut ajouter de nombreuses luttes visant à faire plus de place à l’histoire des minorités ou aux études dites transnationales (Demers, 2010). Bref, si certains de ces projets s’intéressent à aménager un nouvel espace, d’autres s’attaquent plutôt à la rupture mémorielle qu’aurait occasionnée la

² Ceux deux écoles sont respectivement associées à l’Université de Montréal et à l’Université Laval.

Révolution tranquille. Ainsi, le temps et l'espace de l'histoire du Québec demeurent à ce jour irrésolus.

Trois concepts : mémoire, territorialité et appropriation

Dans sa *Genèse*³, Bouchard (2000) s'attarde d'emblée à définir quelques concepts sur lesquels nous jugeons judicieux de revenir. D'abord, il nomme « cultures fondatrices » les cultures en vigueur au moment de la colonisation occidentale d'un nouveau territoire. Ces cultures fondatrices sont à l'origine des « collectivités neuves », un terme faisant référence aux populations coloniales occidentales ayant, au fil des décennies et des siècles, développé leur propre identité. C'est à ces cultures fondatrices et à ces collectivités neuves qu'il compare le Québec pour en venir à proposer des macro-systèmes prenant en compte, entre autres, les trois concepts qui sont au cœur de notre démonstration, c'est-à-dire la mémoire, la territorialité et l'appropriation⁴.

Favorisant la cohésion nationale, la « mémoire longue » est à la base de la quasi-totalité des nations, car c'est elle qui justifie, par le droit d'ancienneté, la présence d'une nation sur un territoire (Bouchard, 2000). C'est là l'une des grandes difficultés rencontrées par les collectivités neuves : elles ne peuvent souvent se référer qu'à une histoire courte s'entamant avec la colonisation⁵. Pour répondre à ce malaise, Bouchard cerne trois stratégies déployées plus ou moins consciemment par les collectivités neuves en vue de justifier leur présence sur le territoire.

³ Comme le suggérait Serge Cantin (2000), cette *Genèse* de Bouchard doit être mise en parallèle à une autre genèse ayant marqué l'historiographie québécoise, celle de Fernand Dumont. Dans *Genèse de la société québécoise*, Dumont (1993) recherchait les fondements de l'identité québécoise en tentant de mettre à jour le processus par lequel la société québécoise s'est historiquement constituée en tant que référence collective. Produit de représentations collectives, la nation est d'après lui un rassemblement d'individus liés par une reconnaissance de l'identité commune (signes et symboles), laquelle peut s'en tenir à l'expérience vécue (sentiment national) ou donner lieu à la construction référentielle par le discours identitaire (nationalisme). Ainsi, dans sa *Genèse*, Dumont propose de retracer de quelle façon se construit la référence sur laquelle s'est appuyée l'organisation de la société québécoise, et ce, par l'entremise de deux constructions fondamentales, soit la littérature et l'histoire. Ainsi, alors que Dumont voulait mettre en exergue les fondements de la nation canadienne-française, Bouchard tente de mettre en évidence les traits qui lui sont propres, et ce, par l'entremise d'une comparaison avec d'autres sociétés avec lesquelles elle partage une expérience similaire. Une telle approche peut certainement rappeler les travaux d'Anthony Smith (1987) et de son ouvrage-phare *The Ethnic Origins of Nation* dans lequel il suggérait de lier, à travers un ethnosymbolisme, « le primordialisme et le modernisme en réitérant l'aspect moderne de la nation tout en expliquant son apparition par des origines ethniques prémodernes » (Huard-Champoux, 2008 : 18).

⁴ Soulignons que des chercheurs ont émis un profond malaise face à cette approche visant à redécouvrir le Québec dans son appartenance au continent ou à réinterpréter sa trajectoire parmi celles des collectivités neuves. Parmi ceux-ci, il faut notamment compter l'ouvrage *Critique de l'américanité* de Joseph-Yvon Thériault (2003) selon lequel cette tendance aurait pour effet d'occulter la singularité du parcours historique du Québec en s'intéressant aux infrastructures plutôt qu'aux superstructures.

⁵ Selon les auteurs, la colonisation génère des traumatismes à la base de la prise de conscience nationale. Cette idée a entre autres été développée par Dumont selon lequel le premier traumatisme connu par les habitants de la Nouvelle-France serait la désillusion des mythes et des utopies par lesquelles s'est construit le Nouveau Monde, ce qui l'amène à proposer que l'origine de la société québécoise paraît moins comme une naissance qu'un avortement.

La première est l'emprunt de la mémoire longue de la mère patrie, faisant de la population coloniale le prolongement de la métropole sur le territoire. Cette stratégie devient, toutefois, souvent inefficace lorsque la colonie acquiert son indépendance. La deuxième stratégie est l'appropriation de l'historicité autochtone, faisant passer l'assise identitaire de la nation « de la *filiation* à l'*affiliation* » (Bouchard, 2000 : 381; l'italique est de nous). Pour s'avérer efficace, cette stratégie exige habituellement un processus de métissage. La dernière stratégie est la substitution de la mémoire longue par l'adoption d'une utopie⁶. L'imaginaire collectif se nourrit alors du futur plutôt que du passé, ce qui exige un blocage mémoriel et un repli vers la mémoire courte (Bouchard, 2000).

S'appropriant physiquement ou abstrairement un espace, l'homme territorialise son environnement aux frontières desquelles se trouve l'Autre (Raffestin, 1980; Anderson, 1983). Lieu de pouvoir, mais également de culture, c'est au cœur du territoire qu'évolue la nation et que se construit l'histoire nationale (Marienstras, 1976; Gellner, 1989). Or, comme l'affirme l'historien Edmundo O'Gorman (2007), au moment où Colomb « découvre » l'Amérique, il ne s'agit pas que d'une simple découverte territoriale : cette révolution s'étend aux idées. Libéré des chaînes du Vieux Continent, le colon perçoit ce Nouveau Monde comme celui de la liberté. C'est dans cette optique qu'il s'« approprie » ce territoire, un phénomène désignant l'ensemble des relations culturelles, sociales et matérielles que des habitants tissent à la fois entre eux et avec le lieu qu'ils occupent. Cette appropriation est donc physique, mais encore plus symbolique. Et c'est à travers elle que naissent les mythes et les mentalités, bref, que l'imaginaire collectif prend vie (Bouchard, 2000).

Quelques illustrations : les modèles nord-américains

Au moment de la colonisation, le modèle ibérique ne vise pas l'extermination des Autochtones, mais leur insertion à travers les lois et les institutions. Le moyen est simple : l'assimilation par le métissage (O'Gorman, 2007). Or, le modèle mexicain est indissociable du modèle métropolitain. En fait, c'est lorsque le Mexique se lance vers son indépendance en 1810 que ses intellectuels entament de sérieuses réflexions, afin de dissocier la population mexicaine de la métropole. C'est au cours de ces réflexions que se développe leur intérêt pour l'« indianisme ». D'ailleurs, lorsque le Mexique devient indépendant en 1821, les Autochtones se voient octroyer les mêmes droits que les Créoles⁷. Malgré cet idéal libéral, il demeure néanmoins que le pays reste fractionné en groupes ethniques. Ainsi, alors que l'homogénéité biologique

⁶ À nouveau, cette idée semble tirer son origine de l'œuvre de Dumont (1993 : 321) selon lequel l'apparition de la littérature canadienne-française, qui se construit par l'entremise de l'utopie et la mémoire, donne lieu à un monde imaginaire reconnu et anticipé dans le monde parallèle des représentations collectives : « utopie et mémoire conjuguées par l'écriture : ainsi s'achève la genèse de la société québécoise. Au-delà des événements, une collectivité est parvenue à se représenter elle-même, à se fonder comme référence ».

⁷ Comme le soutient Huard-Champoux (2008 : 41), les travaux menés par Benedict Anderson (1983) sur le nationalisme ont permis de saisir le rôle des Créoles « dans le développement d'un modèle national émulé plus tard par les États-nations européens et surtout de la création par l'entremise de l'industrie de l'imprimerie d'une véritable conscience nationale ».

apparaît à l'époque comme étant inconditionnelle au développement et à la pérennité d'une nation, l'intellectuel Francisco Pimentel⁸ propose de procéder au métissage grâce auquel naîtrait un nouvel homme évolué comme le Créo, mais adapté au continent comme l'Autochtone (Favre, 1994). C'est ainsi que le Mexique se dote d'un mythe fondateur et, du même coup, qu'il s'approprie la mémoire longue autochtone (Bouchard, 2000). Exaltant la mémoire précolombienne et la grandeur de la civilisation aztèque, la révolution n'apparaît donc plus comme une insurrection, mais comme une libération. Ce modèle est en ce sens évocateur de la deuxième stratégie proposée par Bouchard (2000), soit l'appropriation de l'historicité autochtone.

Le modèle anglo-saxon de la colonisation diffère du modèle ibérique. Aux yeux des colons britanniques, l'Amérique est un terreau fertile permettant de justifier la propriété et la liberté individuelles, idées maîtresses du libéralisme classique (O'Gorman, 2007). En d'autres termes, les colons britanniques rompent avec le passé pour épouser une utopie (Marienstras, 1976). Cette posture mène à l'émergence de plusieurs dichotomies dans l'imaginaire états-unien comme la nature versus la culture ou le barbare versus le civilisé. Bref, si la nature attend d'être cultivée, il en va de même du « sauvage » qui attend d'être civilisé. En fait, c'est à travers l'utopie de la civilisation que Thomas Jefferson envisage, peu de temps après l'indépendance, l'extension territoriale des États-Unis. Cherchant à accomplir une mission civilisatrice, les États-Uniens soumettent les Autochtones à un régime colonial, ce qui signifie rejeter leur indianité⁹. C'est de cette façon qu'est créée la fiction juridique voulant que les terres amérindiennes soient libres. Permis par les lois civiles, un droit de propriété – auquel il faut ajouter les bases théoriques des *terra nullius* fixées par John Locke légitimant que les Empires prennent possession des terres laissées à elles seules – est octroyé aux civilisés sans tenir compte des « sauvages », niant ainsi la relation que maintenaient les Autochtones avec leurs terres ancestrales (Bouchard, 2000). Ainsi, les États-Uniens s'approprient un territoire et les Autochtones en sont moralement et physiquement exclus (Marienstras, 1976). Bref, ce modèle est évocateur de la troisième stratégie cernée par Bouchard, c'est-à-dire d'un repliement sur la mémoire courte et un remplacement de la mémoire longue par l'utopie.

Comme partout en Amérique, les premiers échanges entre les Européens et les Autochtones sont lourds de conséquences, en témoignent les épidémies et les pratiques d'alliances et de guerres (Dickason, 1996). Durant la conquête de l'Ouest canadien, le choix imposé aux Autochtones est simple: la misère ou l'assimilation. L'AANB de 1867 ne vient que confirmer cette réalité en constitutionnalisant le statut de pupille de l'État. Cette incompréhension de la présence autochtone par les Pères de la Confédération mène notamment

⁸ Il va de soi que plusieurs autres facteurs, notamment de nature sociologique et politique, ont lourdement contribué à la création du mythe fondateur du métissage au Mexique. À ce propos, il est possible de consulter le mémoire de maîtrise de Mayra Roffe Gutman (2010).

⁹ Cette idée d'une « destinée manifeste » qui repose d'abord sur la prétention d'une supériorité religieuse, puis politique (institutions démocratiques américaines) et philosophique (droits et libertés), a largement été documentée par les chercheurs (Reynaud-Paligot, 2011).

aux rébellions métisses et amérindiennes de la rivière Rouge de 1869-1870, puis du Nord-Ouest de 1885. À la suite de ces évènements, un fort sentiment anti-autochtone gagne d'ailleurs les Canadiens, ce qui oblige le gouvernement à se montrer de plus en plus hostile à leur égard. Toutefois, à partir des années 1940, un peu comme le Mexique cent ans plus tôt, les Canadiens réalisent l'impossibilité d'établir une nation homogène. Ce constat les conduit vers une vaste remise en question identitaire menant à l'effacement progressif de sa composante ethnique et à l'adoption d'un discours civique¹⁰. Cette mutation, José Igartua (2006) la nomme la *désethnicisation*¹¹. Épousée par une plusieurs Canadiens anglais, cette conception de la collectivité canadienne les prive néanmoins d'un élément fondateur¹² capable de rassembler l'ensemble de sa population. C'est pourquoi, depuis quelques années, nous observons qu'une frange plus conservatrice fait appel à la britannicité, alors qu'une frange plus progressiste se tourne davantage vers les Autochtones, perçus comme les « premiers Canadiens ». Dans le premier cas, la stratégie de filiation à la mémoire longue de la métropole est privilégiée, alors que dans le deuxième, c'est la stratégie d'affiliation à la mémoire longue autochtone qui est mise de l'avant, bien que, contrairement au Mexique, le processus de métissage soit absent.

Corpus et analyse de discours

Dans le cadre de notre analyse, nous proposons de nous pencher sur l'évolution du temps et de l'espace dans les manuels d'histoire du Québec de niveau secondaire publiés depuis la Révolution tranquille. Plus précisément, nous suggérons d'observer, au point de vue statistique, l'évolution de la périodisation et de la territorialité traitées par les manuels. Pour ce faire, nous procédons à un codage appliqué à l'analyse de discours, lequel a pour objectif de coder l'information dans des banques de données, afin d'observer les continuités et les ruptures

¹⁰ Cette dichotomie ethnique/civique est depuis longtemps contestée par les chercheurs. En effet, comme le soutient Michel Cahen (1994), dans le débat entre la nation ethnique et la nation civique, le concept d'« ethnie » est presque toujours pris au sens de « race ». Or, contrairement à la race, la définition de l'ethnie ne comporte aucune conception de droit de sang. Au contraire, l'ethnie se définit comme un groupe rassemblant des personnes sur la base d'une ascendance, d'une histoire, d'une culture et d'un vécu communs. Dans cette perspective, il n'existe aucune muraille entre la nation et l'ethnie. Au contraire, il n'existerait ici qu'une gradation dans la durée et le degré de cristallisation du sentiment ethnique : toutes les nations sont des ethnies, mais toutes les ethnies ne sont pas des nations. Bref, comme le résume Cahen (1994), si l'ethnicité se veut avant tout un fait de conscience et de sentiment, la nation réfère davantage à une expression ethnique cristallisée et stabilisée dans la durée, habituellement par l'entremise d'un État (Lemieux, 2019).

¹¹ Igartua a bien démontré dans *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971* comment, entre 1945 et 1970, le Canada anglais connaît une remise en question identitaire l'amenant progressivement à effacer sa composante ethnique et à adopter un discours de type civique.

¹² Dans un ouvrage récent, Bouchard (2014) s'est plus longuement intéressé à cette notion d'élément fondateur, lequel repose en grande partie sur le mythe. D'après Bouchard, le mythe est un mécanisme social incontournable pour toute société, car il lui permet de se penser, de se poser ou de se projeter dans le temps et l'espace. Or, parmi les principaux éléments fondateurs au mythe se trouveraient notamment l'ancre dans un événement significatif du passé, la mise en récit de cet ancrage, ainsi que l'empreinte émotionnelle qu'il suscite.

entre les périodes (Voynnet Fourboul, 2012). Par « périodes », nous entendons un découpage créé à partir des principaux programmes d’histoire du Québec de niveau secondaire : la « Période 1 » renvoie aux manuels publiés entre 1970 et 1982, la « Période 2 » aux manuels publiés entre 1982 et 2007 et la « Période 3 » aux manuels publiés entre 2007 et 2012. Précisons que la base de données a été mise au point sur Excel et que le traitement statistique a été réalisé à l’aide du logiciel R.

Pour analyser notre corpus et construire notre base de données, nous avons élaboré une grille comportant un certain nombre de variables nominales telles que la période à laquelle appartient la publication, le titre de publication, ou la maison d’édition. À ces variables nominales, nous avons ajouté des variables ordinaires renvoyant à la périodisation et à la territorialité. En ce qui concerne la périodisation, nous avons récupéré celle initiée par Garneau et achevée par les révisionnistes, laquelle se divise en cinq époques auxquelles nous avons ajouté une autre catégorie, soit « le nombre de pages consacrées à autre chose qu’à l’histoire du Québec ». Cette catégorie pourrait s’avérer un indice de la croissance du présentisme et du futur dans la façon dont l’histoire du Québec est présentée. Les catégories se divisent de la façon suivante :

- Pourcentage de « pages consacrées à la Précolonisation (l’avant 1608) »;
- Pourcentage de « pages consacrées à la Nouvelle-France (1608-1760) »;
- Pourcentage de « pages consacrées au Régime anglais (1760-1867) »;
- Pourcentage de « pages consacrées au Canada français (1867-1960) »;
- Pourcentage de « pages consacrées à la Révolution tranquille et ses suites (1960-2012) »;
- Pourcentage de « pages consacrées à autre chose qu’à l’histoire du Québec ».

Ainsi, l’objectif de cette analyse est d’observer la variation du nombre de pages consacrées à chacune de ces époques. À ce premier groupe de questions, nous avons ajouté une autre catégorie concernant l’espace. Ce second groupe traite de la distribution géographique abordée dans les manuels. Le Québec étant intimement lié à la France, au Royaume-Uni, au Canada anglais et aux États-Unis, il nous apparaissait impossible de les traiter séparément au plan statistique. En ce sens, l’analyse statistique calcule le pourcentage de pages consacrées à autre chose qu’à l’histoire du Québec et de ses principaux référents. Cette « autre chose », c’est l’Europe (excluant la France et le Royaume-Uni), l’Amérique latine, l’Asie, l’Afrique et l’Océanie.

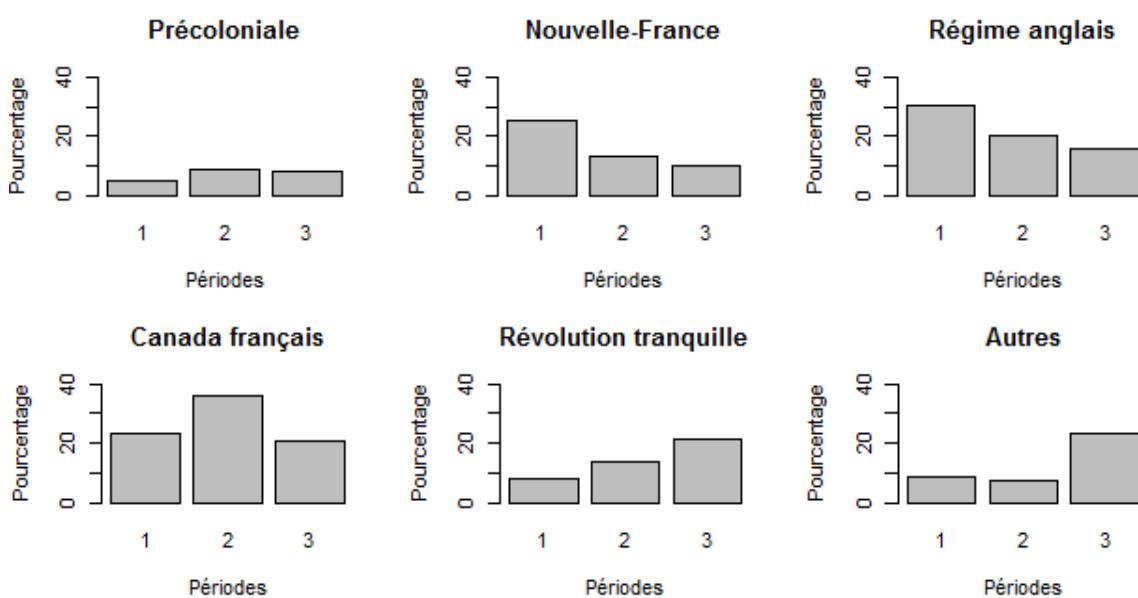
S’il semblait impossible de partager par un traitement statistique le nombre de pages consacrées aux principaux référents de l’histoire du Québec, cela s’avérait possible par un traitement lexicométrique. Nous avons donc ajouté cette analyse, laquelle a été effectuée sur un échantillon composé d’un manuel par période. Cette analyse porte précisément sur le Québec, le Canada, le Royaume-Uni, la France et les États-Unis auxquels nous avons joint la catégorie très générale de « Monde ». Ainsi, si l’analyse statistique s’est effectuée sur un corpus composé de onze manuels, l’analyse lexicométrique a été réalisée sur trois manuels : *Canada-Québec : Synthèse historique* (1978) de Jacques Lacoursière, Jean Provencher et Denis Vaugeois, un manuel agissant presque en tant que manuel unique au cours de la Période 1; *Notre histoire* (1984) de Danielle Dion-McKinnon et Pierre Lalangé, un des manuels les plus représentatifs de la

Période 2; et *Présences* (2007 ; 2008), dirigé par Alain Dalongeville, un incontournable de la Période 3. Pour être sélectionnés, ces manuels devaient répondre aux programmes scolaires du ministère de l’Éducation du Québec (MEQ), être de langue française – puisque le monde anglophone est traversé par d’autres dynamiques qu’il nous est impossible de traiter adéquatement dans le cadre de cette étude – et couvrir l’ensemble de l’histoire du Québec, étant donné que le traitement de manuels ou de volumes n’abordant qu’une époque précise risquait de fausser les données.

Analyse

En ce qui a trait à l’analyse de la périodisation, la Figure 1 présente les pourcentages de pages allouées aux époques dans les manuels selon les trois périodes étudiées.

Figure 1 – Couverture des époques selon les périodes



L’importance accordée à l’époque précoloniale connaît une minime croissance depuis les années 1960, ce qui nous permet d’indiquer qu’aucun processus d’affiliation de la mémoire longue autochtone ne soit en marche au Québec. Ensuite, l’époque de la Nouvelle-France, époque de la filiation, où une attention particulière est portée à la culture française, connaît une diminution significative de période en période. En fait, ces statistiques semblent nous montrer un changement paradigmique important passant de la filiation à la mémoire métropolitaine à un repli vers l’utopie et la mémoire courte. En effet, seule la période de la Révolution tranquille et de ses suites, ainsi que le nombre de pages consacrées à autre chose qu’à l’histoire du Québec – par exemple aux enjeux du monde actuel et de demain – dévoilent une augmentation continue. Cela confirme partiellement le premier pan de notre hypothèse suggérant une décroissance des époques davantage liées à l’histoire nationale, comme la Nouvelle-France, et ce, non pas au

profit d'une histoire précolombienne, mais plutôt d'un basculement vers la mémoire courte et l'utopie.

En ce qui a trait à l'analyse de la territorialité, si aucun programme ou manuel de la Période 1 et de la Période 2 n'indique d'espace précis dédié à autre chose qu'à l'histoire du Québec, la Période 3 prévoit aborder l'histoire des « ailleurs ». Nous avons donc calculé le traitement des autres territoires par rapport à celui du Québec et de ses principaux référents, soit la France, le Royaume-Uni, le Canada anglais et les États-Unis. Le Tableau 1 présente ces résultats en pourcentage.

Tableau 1 – Comparaison des « ailleurs » dans les manuels (%)

Périodes	Québec et référents	Monde	Europe	Amérique latine	Asie	Afrique	Océanie
P. 1 (1970-1982)	100	0	0	0	0	0	0
P. 2 (1982-2007)	100	0	0	0	0	0	0
P. 3 (2007-2013)	89	10,8	2,7	3,4	3	1,4	2,6

Alors que les manuels de la Période 1 et la Période 2 abordent exclusivement le Québec et ses référents, ceux de la Période 3 traitent l'histoire des ailleurs à un peu plus de 10 %. L'objectif de cette mise en parallèle est de dégager les ressemblances et les divergences du Québec en le comparant à ces ailleurs. La composition de ces ailleurs est très variée. En effet, bien que nous serions portés à croire, *a priori*, que les concepteurs privilégieraient une comparaison avec les cultures fondatrices, force est de constater que c'est l'Amérique latine et l'Asie qui sont privilégiées.

L'analyse suivante découle d'un test lexicométrique permettant d'observer l'occurrence des substantifs. Le résultat se présente sous deux formes. Pour commencer, nous avons indiqué le nombre total d'occurrences, lequel renvoie au chiffre entre parenthèses. Toutefois, les manuels ayant un nombre de pages inégal, nous avons opté pour un traitement proportionnel en calculant une moyenne de cette occurrence selon le nombre de pages. Le Tableau 2 présente ces résultats récoltés auprès de notre échantillon.

Les résultats de ce test viennent corroborer un certain nombre d'observations effectuées dans les analyses précédentes. Si la Période 1 se réfère abondamment au Canada (français), la Période 2 témoigne de la territorialisation de l'historiographie : le Québec devient le référent le plus important. Toutefois, nous en observons une diminution significative au cours de la Période 3. Comment expliquer ce phénomène ? D'après nous, cette diminution s'illustre par l'internationalisation de la territorialité abordée par les manuels. Le référent « monde » est d'ailleurs le seul à connaître une augmentation parmi ceux analysés et nous n'y avons pas inclus

les références à d'autres pays comme le révèle le cas de l'Inde, mentionnée à 174 reprises, loin devant les États-Unis¹³. Ainsi, le deuxième pan de notre hypothèse est lui aussi corroboré : l'évolution des manuels nous dévoile un repli sur le territoire québécois au cours de la Période 2, puis son internationalisation au cours de la Période 3.

Tableau 2 – Occurrence des référents dans les manuels

Périodes	Québec	Canada	France	Royaume-Uni	États-Unis	Monde
Période 1 (1970-1982)	0,82 (517)	1,11 (693)	0,66 (410)	0,61 (384)	0,26 (162)	0,08 (50)
Période 2 (1982-2007)	1,64 (624)	1,06 (401)	0,50 (189)	0,32 (123)	0,09 (36)	0,15 (57)
Période 3 (2007-2012)	1,05 (936)	0,90 (886)	0,40 (398)	0,17 (163)	0,12 (120)	0,21 (210)

Les avenues du Québec

La culture québécoise s'est longtemps démarquée par son homogénéité (Bouchard, 1990). Jusqu'à la Révolution tranquille, la mémoire longue canadienne-française s'étendait encore à travers la mémoire de la métropole française (Bouchard, 1999). Autrefois traditionaliste, depuis la Révolution tranquille, cette mémoire a perdu de son emprise. Les historiens de la société québécoise se sont alors retrouvés à un carrefour : opter pour une affiliation à la mémoire autochtone ou se tourner plutôt vers l'utopie ? Il semble que ce soit cette seconde avenue qui fut alors privilégiée. Ne voulant plus se réfléchir en tant que minorité nord-américaine et canadienne, les Canadiens français du Québec se sont repliés sur le territoire provincial et ils ont commencé à se réfléchir en tant que « Québécois ». Ainsi, le modèle québécois fait beaucoup plus penser au modèle états-unien.

Comme les États-Uniens, les Québécois ont reconfiguré leur identité à compter des années 1960. Tant la mémoire courte que l'utopie semblent avoir marqué considérablement leur

¹³ Cette idée d'inscrire l'histoire nationale dans une histoire internationale, notamment pour former une citoyenneté cosmopolite, est très répandue dans le monde occidental. À ce titre, nous pouvons évoquer le travail de Thomas Bender (2006) qui a repris les épisodes de l'histoire américaine et tenté de les inscrire dans l'histoire des relations internationales. Dans la même perspective, nous pouvons probablement mentionner l'entreprise éditoriale de l'Histoire mondiale de la France dirigée par Patrick Boucheron (2017) qui vise à déplacer « le récit national en gardant le principe de dates emblématiques comme marqueurs temporels, mais en adoptant un regard à de multiples échelles (dont l'échelle mondiale) » (De Cock, 2018 : 272).

démarche. Si, pour plusieurs, cette utopie se trouve dans la mise en place d'un modèle distinct en Amérique du Nord – plus environnementaliste, progressiste, européen, etc. –, pour d'autres, elle se reflète dans le rêve de l'indépendance nationale. Toutefois, comme les sociétés occidentales, le Québec joue le jeu des nouvelles démocraties et, par le fait même, il abandonne sa composante ethnique pour en épouser une civique. Ce qui apparaissait autrefois comme des mythes fondateurs – souvent dépresseurs dans le cas québécois – se trouve désormais au cœur d'un processus de redéfinition (Bouchard & Roy, 2007). Hésitants à embrasser la mémoire longue autochtone, les Québécois se trouvent ainsi, comme les États-Uniens, dans une amnésie collective faisant des Québécois francophones les descendants des premiers colons du Saint-Laurent (Bouchard, 2000). Toujours comme les États-Uniens, si les Québécois sont prêts à reconnaître que les Autochtones sont les premiers occupants, ils n'en font pas pour autant les fondateurs de la collectivité.

Enfin, dans sa *Genèse*, Bouchard (2000) identifiait quelques traits qu'il considérait propres au Québec. Il en profitait alors pour expliquer que le Québec apparaît probablement comme la collectivité ayant été la plus influencée par des forces exogènes : « la France sur les plans économiques, politiques et culturels, le Vatican sur le plan religieux, le Royaume-Uni et les États-Unis sur les plans économique et culturel, la Royaume-Uni et le Canada sur le plan politique » (Bouchard, 2000 : 173). Ce serait d'ailleurs pour ces nombreuses raisons que la définition de l'identité québécoise est aussi problématique depuis la Révolution tranquille : « l'identité n'est plus canadienne-française (à l'ancienne manière), mais n'est pas encore intégralement québécoise » (Bouchard, 2000 : 173). De plus, ses nombreux échecs politiques comme l'Insurrection des Patriotes ou les résultats négatifs des référendums sur la souveraineté du Québec seraient principalement dus à sa trop petite place en Amérique, ce qui mènerait donc cette « collectivité minoritaire, un peu coincée [...], à faire entrer ses rêves dans l'espace trop restreint qu'elle occupe sur le continent » (Bouchard, 2000 : 180). En somme, concluait-il, c'est « une nation à l'étroit ».

Conclusion

Nous avons proposé une lecture de quelques données récoltées dans les manuels d'histoire du Québec de niveau secondaire publiés entre 1970 et 2012. C'est principalement à l'aulne de la pensée de Gérard Bouchard et de sa *Genèse* que nous en avons proposé une interprétation. D'abord, nous avons montré que le temps et l'espace sont des concepts irrésolus depuis l'établissement au Québec d'une historiographie moderne au XIXe siècle. Ensuite, à l'aide des concepts de mémoire, de territorialité et d'appropriation, nous avons défendu que les collectivités neuves nord-américaines ont usé de stratégies pour justifier leur présence sur le continent, lesquelles ont parfois changé au fil du temps. C'est entre autres ce que nous a révélé le cas québécois ayant passé d'une filiation à la mémoire longue métropolitaine à privilégier la mémoire courte et l'utopie au cours de la Révolution tranquille.

En ce qui a trait à la territorialité et à l'appropriation, nous avons souligné l'évolution de l'histoire de la collectivité canadienne-française : passant d'une histoire de l'Amérique française,

cette historiographie s'est resserrée sur le Canada français, puis sur le territoire provincial. Dans ce deuxième cas, notre analyse nous a permis de constater la territorialisation de l'historiographie à laquelle il faudrait ajouter un autre phénomène, apparu dans les années 2000, soit l'internationalisation de cette historiographie, pouvant entre autres s'expliquer par la croissance des études transnationales chez les historiens. Ainsi, les deux pans de notre hypothèse ont été confirmés : d'une part, nous assistons à une diminution de l'importance consacrée aux époques que l'on associe le plus à l'histoire nationale, comme la Nouvelle-France, et ce, au profit d'une histoire du temps présent et de l'utopie ; d'autre part, nous observons un repli de l'histoire du Québec sur le territoire provincial, puis une internationalisation de cette même histoire.

Actuellement, toutes les collectivités neuves font face à des crises identitaires, lesquelles s'expliquent par divers facteurs tels que la hausse de l'immigration, le réveil des identités, le rapport difficile avec les autochtones ou l'affaiblissement de l'État-nation. L'homogénéité cède ainsi la place à la diversité. La question se pose donc dans ces termes : comment redéfinir la nation en faisant abstraction de l'ethnicité ? L'appel aux valeurs universelles et à la référence géographique sont pour l'instant les stratégies privilégiées. Toutefois, ces valeurs universalistes de la société moderne – individualistes et matérialistes – traversent elles aussi une crise. Autrement dit, les bases sur lesquelles reposait le modèle occidental sont secouées. Or, pour certains comme l'historien et philosophe George Sioui (2008), là où les Occidentaux ont échoué, les Autochtones pourraient réparer. D'après lui, le Grand Cercle de la vie, sage conception de l'univers matériel et immatériel, pourrait combler un vide profond. Plus qu'une religion, cette idée autochtone défend le respect de la vision de l'Autre, s'opposant ainsi à l'évolutionnisme voulant que les êtres soient inégaux. La vision du temps proposée par cette conception, que Sioui nomme l'« américité », défend l'idée que rien n'est réellement passé ou futur et qu'en ce sens, tout appartient au présent. Ainsi, Sioui souhaite « américiter » l'homme moderne. La montée du féminisme et de l'environnementalisme serait d'ailleurs le signe concret d'une reconnexion, d'un réapprentissage de l'Homme vis-à-vis de son essence naturelle, laquelle conduirait à cesser l'américanisation du monde (modèle étatsunien) pour adopter celui de l'américisation (modèle autochtone). Ainsi, pour ce faire, l'Autochtone substituerait sa position de marginal par celle d'éducateur, de guide.

Références

- Allard, M. (2000). *Histoire nationale du Québec, de sa découverte à aujourd’hui*. Montréal, Québec : Guérin.
- Anderson, B. (1983). *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres, Royaume-Uni : Verso.
- Beauchemin, J. (2002). *L’histoire en trop*. Montréal, Québec : VLB Éditeur.
- Bédard, É. (2002). Narration et historiographie : Le cas du XIXe siècle canadien-français. *Mens. Revue d’histoire intellectuelle de l’Amérique française*, 1(1), 9-26.
- Bédard, É. (2011). *Recours aux sources : Essais sur notre rapport au passé*. Montréal, Québec : Boréal.
- Bédard, É. & X. Gélinas. (2003). Critique d’un néo-nationalisme en histoire du Québec. Dans S. Kelly (dir.). *Les idées mènent le Québec : Essais sur une sensibilité historique* (p. 73-91). Québec, Québec : Presses de l’Université Laval.
- Bédard, R., J.-F. Cardin, E. Demers & R. Fortin. (1984). *Le Québec : Héritages et projets*. Montréal, Québec : HRW.
- Bender, T. (2006). *A nation among nations : America’s place in world history*. New York, États-Unis : Hill & Wang.
- Berréhar, M.-H. (1997). *François-Xavier Garneau et Jules Michelet : figures du peuple*. Montréal, Québec : Centre d’études québécoises.
- Bouchard, G. (1990). L’historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille : étude d’un refus. *Revue d’histoire de l’Amérique française*, 44(2), 199-222.
- Bouchard, G. (1999). *La Nation québécoise au futur et au passé*. Montréal, Québec : VLB Éditeur.
- Bouchard, G. (2000). *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d’histoire comparée*. Montréal, Québec : Boréal.
- Bouchard, G. (2013). The small nation with a big dream: Québec national myths (eighteenth-twentieth centuries). Dans G. Bouchard (dir.). *National Myths: Constructed Pasts, Contested Presents* (p. 1-23). New York, États-Unis : Routledge.
- Bouchard, G. (2014). *Raison et déraison du mythe : au cœur des imaginaires collectifs*. Montréal, Québec : Boréal.
- Bouchard, C. & R. Lagassé. (1986). *Nouvelle-France, Canada, Québec : Histoire du Québec et du Canada*. Montréal, Québec : Beauchemin.
- Bouchard, G. & A. Roy. (2007). *La culture québécoise est-elle en crise ?* Montréal, Québec : Boréal.
- Boucheron, P. (2017). *Histoire mondiale de la France*. Paris, France : Seuil.
- Brodeur-Girard, S., S. Carrière, M.-H. Laverdière, C. Vanasse, B. Beauchamp & M. Carrier. (2008). *Le Québec, une histoire à construire*. Laval, Québec : Éditions Grand Duc.
- Cahen, M. (1994). *Ethnicité politique : pour une lecture réaliste de l’identité*. Paris, France : L’Harmattan.
- Cantin, S. (2000). Nation et mémoire chez Fernand Dumont : pour répondre à Gérard Bouchard. *Bulletin d’histoire politique*, 9(1), 40-59.
- Charland, J.-P. (Dir.). (2007). *Repères, 1^{re} année du 2^e cycle*. Saint-Laurent, Québec : Pearson ERPI.
- Charbonneau, F., J. Marchand, & J.-P. Sansregret. (1985). *Mon histoire*. Montréal, Québec : Guérin.
- Charpentier, L., L. Durocher, C. Laville & P.-A. Linteau. (1985). *Nouvelle histoire du Québec et du Canada*. Montréal, Québec : CEC/Boréal Express.
- Dalongevelle, A. (2007). *Présences, 1^{re} année du 2^e cycle*. Anjou, Québec : CEC.
- Dalongevelle, A. (2008). *Présences, 2^{re} année du 2^e cycle*. Anjou, Québec : CEC.

- De Cock, L. (2018). *Sur l’enseignement de l’histoire*. Paris, France : Libertalia.
- Demers, M. (2010). L’autre visage de l’américanité québécoise. Les frères O’Leary et l’Union des Latins d’Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale. *Globe. Revue internationale d’études québécoises*, 13(1), 125-146.
- Dickason, O. P. (1996). *Les premières nations du Canada : Depuis les temps les plus lointains jusqu’à nos jours*. Québec, Québec : Septentrion.
- Dion-McKinnon, D. & P. Lalangé. (1984). *Notre histoire*. Ottawa, Québec : Pearson ERPI.
- Dorais, F.-O. (2018). *Un combat d’école ? le champ historiographique vu de Québec (1947-1965)* (thèse de doctorat en histoire). Université de Montréal, Montréal.
- Dumont, F. (1993). *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Québec : Boréal.
- Durocher, R., P.-A. Linteau, F. Ricard & J.-C. Robert. (1989). *Histoire du Québec contemporain*. Montréal, Québec : Boréal.
- Favre, H. (1971). *Changement et continuité chez les Mayas du Mexique : contribution à l’étude de la situation coloniale en Amérique latine*. Paris, France : Éditions Anthropos.
- Fortin, S., M. Ladouceur, S. Larose, & F. Rose. (2007). *Fresques, 1^{ère} année du 2^e cycle*. Montréal, Québec : Chenelière Éducation.
- Gellner, E. (1989). *Nations et nationalismes*. Paris, France : Payot.
- Gutman, M. R. (2010). *Une diversité homogène : Métissage et nationalisme dans le Mexique postrévolutionnaire (1921-1945)* (Mémoire de maîtrise en études internationales). Université de Montréal, Montréal.
- Horguelin, C., M. Ladouceur, F. Lord et F. Rose. (2009). *Fresques, 2^e année de 2^e cycle*. Montréal, Québec : Chenelière Éducation.
- Huard-Champoux, M. (2008). *Des théories du nationalisme à la construction identitaire nationale : l’identité nationale dans un contexte de légitimation politique en Chine* (Mémoire de maîtrise en science politique). Université du Québec à Montréal, Montréal.
- Igartua, J. (2006). *The Other Quiet Revolution National Identities in English Canada, 1945-71*. Vancouver, Colombie-Britannique : University of British Columbia Press.
- Lacoursière, J., J. Provencher & D. Vaugeois. (1978). *Canada-Québec: synthèse historique*. Montréal, Québec : Pearson ERPI.
- Le Goff, J. (2014). *Faut-il vraiment découper l’histoire en tranches ?* Paris, France : Seuil.
- Lemieux, O. (2014). *Le discours historique comme objet politique : Regard sur l’enseignement de l’histoire du Québec au niveau secondaire de 1967 à 2012* (Mémoire de maîtrise en études politiques appliquées). Université de Sherbrooke, Sherbrooke.
- Lemieux, O. (2019). *L’histoire à l’école, matière à débats... Analyse des sources de controverses entourant les réformes de programmes d’histoire du Québec au secondaire (1961-2013)* (Thèse de doctorat en administration et politiques de l’éducation). Université Laval, Québec.
- Lemieux, O., A. Anne & J.-F. Cardin. (2017). L’avis des groupes dans l’analyse des politiques éducatives, une voie prometteuse : le cas de la Société des professeurs d’histoire du Québec. *Recherches sociographiques*, 58(3), 659-678.
- Létourneau, J. (2006). *Que veulent vraiment les Québécois ?* Montréal, Québec : Boréal.
- Maclure, J. (2003). Récits et contre-récits identitaires au Québec. Dans A.-G. Gagnon (dir.). *Québec : État et société* (p. 45-64). Montréal, Québec : Québec Amérique.
- Marienstras, É. (1976). *Les mythes fondateurs de la nation américaine : essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l’époque de l’indépendance (1763-1800)*. Paris, France : Maspero.

- Petitclerc, M. (2009). Notre maître le passé? Le projet critique de l’histoire sociale et l’émergence d’une nouvelle sensibilité historiographique, *Revue d’histoire de l’Amérique française*, 63(1), 83-113.
- O’Gorman, E. (2007). *L’invention de l’Amérique : recherche au sujet de la structure historique du Nouveau Monde et du sens de son devenir* (Trad. de l’espagnol par F. B. Gonzalez). Québec, Québec : Presses de l’Université Laval.
- Raffestin, C. (1980). *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, France: Litec.
- Reynaud-Paligot, C. (2011). *De l’identité nationale : Science, race et politique en Europe et aux États-Unis. XIXe-XXe siècle*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Rudin, R. (1998). *Faire de l’histoire au Québec*. Québec, Québec : Septentrion.
- Sarra-Bournet, M. (2008). *Repères, 2^e année du 2^e cycle*. Saint-Laurent, Québec : Pearson ERPI.
- Sioui, G. E. (2008). *Histoires de Kanatha : vues et contées : essais et discours, 1991-2008*. Ottawa, Ontario : Presses de l’Université d’Ottawa.
- Smith, A. (1986). *The Ethnic of Nations*. Oxford, Royaume-Uni : Basil Blackwell.
- Thériault, J.-Y. (2002) *Critique de l’américanité : mémoire et démocratie au Québec*. Montréal, Québec : Québec Amérique.
- Van der Maren, J.-M. (1995). *Méthodes de recherche pour l’éducation*. Montréal, Québec : Presses de l’Université de Montréal/De Boeck Université.
- Voynnet-Fourboul, C. (2012). Ce que « analyse de données qualitatives » veut dire, *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 18(44), 71-88.
- Walbot, J.-P. (1987). À la recherche de la nation : Maurice Séguin. Dans R. Comeau (dir.). *Maurice Séguin, historien du pays québécois vu par ses contemporains suivis de Les normes de Maurice Séguin* (p. 31-61). Montréal, Québec : VLB.

Note biographique

Olivier Lemieux, Ph.D., est professeur substitut en administration scolaire à l’Université du Québec à Rimouski (UQAR). Politologue de l’éducation, il détient un baccalauréat en histoire, une maîtrise en études politiques appliquées et un doctorat en administration et politiques de l’éducation. Ses intérêts de recherche, qui portent principalement sur l’interface éducation et politique, l’ont amené à se pencher sur des sujets aussi variés que la source des changements curriculaires, législatifs et réglementaires, l’éducation à la citoyenneté ou l’histoire de l’éducation au Québec. Il a également été, de 2017 à 2019, président du Comité intersectoriel étudiant des Fonds de recherche du Québec et membre du conseil d’administration du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) et, de 2019-2020, agent de recherche et de transfert et responsable des dossiers horizontaux liés à la gouvernance scolaire au Conseil supérieur de l’éducation.

Citation suggérée

Lemieux, O. (2020). « Une nation à l’étroit » : Étudier le temps et l’espace dans l’enseignement de l’histoire du Québec avec Gérard Bouchard. *Regards politiques*, 3(1), 51-66.